

Pour conclure...

Espèce déjà bien étudiée et pourtant encore méconnue, surtout de ceux qui s'en plaignent, le blaireau se caractérise par un certain nombre de traits originaux qui le placent à part dans la famille des Mustélidés.

Le blaireau est doué d'une grande **plasticité alimentaire** et il se contente de prélever, selon les saisons, les ressources les plus accessibles de son domaine. Le développement de certaines pratiques culturelles tendant vers la monoculture intensive a de ce fait accentué son impact agricole. On assiste actuellement à un retrécissement significatif de l'éventail alimentaire de certaines populations de blaireaux qui, de **généralistes**, deviennent progressivement **spécialistes**, face à la disponibilité croissante de ces cultures attractives.

En ce sens, comme bon nombre d'autres espèces opportunistes, le blaireau

joue donc un rôle d'**indicateur** de déséquilibres, qui met en évidence ces **effets pervers**, non attendus mais pourtant prévisibles, d'une agriculture moderne à haut rendement, intensive et non diversifiée.

Néanmoins, l'arbre ne doit pas cacher la forêt et ces dégâts bien spectaculaires ne doivent pas faire oublier le travail quotidien de prédation du blaireau qui, pour être plus discret, n'en est pas moins important. Tout cela ne fait que souligner que, chiffres et courbes à l'appui, aucune espèce n'est ni utile ni nuisible dans la nature, mais simplement nécessaire à la stabilité des équilibres naturels.

Nous ne saurions cependant nous confiner à ces arguments rationnels. Notre approche de la nature est plus profonde, plus émotive ; chaque espèce a le droit d'exister pour elle-même et non pour la place qu'elle tient dans la satisfaction de nos propres intérêts.



Dessin Y. Saccardy

En guise d'épilogue, qui mieux que celui qui observe des blaireaux en liberté depuis près d'un demi-siècle pouvait clore ce numéro par cette réflexion philosophique sur ces « mal blairés » victimes de notre siècle.

RENARDS et BLAIREAUX A GENÈVE, extraits d'une communication de Robert HAINARD au deuxième colloque national de Mammalogie, Grenoble, 25 et 26 novembre 1978.

Renards et blaireaux sont des sujets de choix pour l'observateur de la vie sauvage. Ce sont parmi les plus gros animaux qui nous restent, en tout cas, pour le moment et en exceptant le Lynx, de réintroduction si récente, nos plus grands carnassiers. Le renard est passionnant par son intelligence et sa hardiesse, son discernement. Le blaireau peut paraître plus naïf et lourdaut. Il n'en réussit pas moins admirablement à interférer fort peu avec les activités humaines, à préserver son quant-à-soi, si bien que la plupart des gens ignorent qu'il vit en assez grand nombre tout près de chez eux (parfois à cent mètres de leur villa) ou se l'imaginent beaucoup plus petit qu'il n'est.

Enfin, par leur vie casanière et routinière (c'est le cas du blaireau bien plus que du renard), ils se prêtent mieux que beaucoup d'autres espèces à une observation systématique.

Depuis quarante ans, je m'intéresse aux renards et blaireaux de ma région. Mais la statistique n'était pas mon but : je cherchais surtout de bonnes images. Chaque printemps, je trouvais deux ou trois familles de chaque espèce et je suivais assidûment les plus propices à l'observation. Plus tard, on me disait : il y a eu une nichée de renard à tel endroit, à tel autre : je me demandais si, dans bien des cas, la multiplicité des nichées n'était pas le fait de quelques déménagements.

J'étais frappé par la stabilité apparente et peu explicable du nombre de blaireaux. La chasse avait fort peu d'impact sur eux. La statistique allait de 0 à 7 par an, le plus souvent 2 ou 3. Je passe assez de temps dans les ravins pour penser que le braconnage ne joue pas un grand rôle, bien qu'un braconnier qui ne m'avait pas vu, ait tiré et manqué un blaireau pour ainsi dire entre mes pieds. Les autos en tuent quelques uns. Il n'empêche qu'il y a une régulation spontanée de la population de blaireaux qu'il serait intéressant de comprendre.



Ces limites de l'observation individuelle m'ont incité à convier quelques amis à un ensemble coordonné d'observations. La méthode consiste à établir un cadastre des terriers sur le plan au 2500^e, avec croquis à part de la disposition des bouches de chaque terrier. C'est plus facile à faire et compléter en hiver, quand il n'y a pas de feuilles. Ensuite, un jour au début de mai, alors que les jeunes sont nés mais encore fixés à leur mère et au domicile, le responsable de chaque sous-secteur va, très discrètement, au matin, déposer une brindille en travers de chaque trou. Le lendemain matin, il fait la tournée et, partout où la brindille a bougé, un observateur est posté au soir, selon les règles (bon vent, silence, etc...).

Toute méthode se heurte à des difficultés d'application. Pour les blaireaux, elle est à peu près infaillible. Les observateurs restent au poste de 18 heures à la nuit. Il est rarissime que les blaireaux sortent et surtout s'éloignent du terrier de jour. Par contre, il peut arriver qu'ils sortent très tard, ou peut-être pas du tout, ou bien, par les grandes chaleurs qu'ils ne rentrent pas au terrier (c'est exclu à la saison où nous opérons). Les petits, plus bouillonnants, sortent certainement, si bien que nous ne pouvons guère manquer une famille.

Pour les renards, c'est moins certain. Ils peuvent sortir à toute heure du jour ou de la nuit. Cependant, il est exceptionnel si la nichée est au terrier qu'elle ne sorte pas à la tombée de la nuit. Nous avons néanmoins apporté des corrections au résultat formel

du comptage d'un seul soir, lorsque nous connaissions très bien l'existence d'une famille qui ne s'était pas montré ce soir-là, ou lorsque nous avions vu, à un autre moment, plus de jeunes qu'il n'en avait été aperçu au comptage.



Il est bien certain que des renards isolés doivent nous échapper. Que nous manquions une famille, c'est peu probable.

Bien entendu, nos résultats ne sont que des approximations. Elles doivent être assez bonnes. Certainement, des renards qui nichent dans des drains, sous des cabanes, doivent nous échapper. Les observateurs ne sont sans doute pas tous également expérimentés et habiles, mais nous nous connaissons tous plus ou moins, nous avons les mêmes méthodes, notre équipe est homogène. Les résultats doivent être bien comparables d'une année à l'autre.

Le premier comptage a eu lieu en 1974, après la dernière saison de chasse, la seconde en 1975, après une année sans chasse et la troisième en 1976.

	1974	1975	1976
Renards	12 familles 48 jeunes (4 ad. vus)	10 familles 55 jeunes (9 ad. vus)	6 familles 23 jeunes (6 ad. vus)
Blaireaux	20 adultes 6 jeunes	15 adultes 5 jeunes	11 adultes 8 jeunes

Comment expliquer cette diminution ?

J'avoue ne pas avoir de réponse objective. On pourrait penser que l'observation dérange les renards. Bien que notre idéal soit de n'interférer en rien avec la vie de l'animal, de voir sans être vu (ni senti, ni entendu), on n'évite pas quelques maladresses ou malchances. Il arrive qu'une renarde perçoive un observateur et même cherche à l'intimider de son glapissement.

Lorsque les renards étaient persécutés, une mère qui avait surpris un homme près de son terrier démenageait souvent. Les esquimaux disent que, chez eux, la famille normale se compose du père, de la mère, de l'enfant et de l'ethnologue. J'ai l'impression que nos renards se savent observés.

Quel que soit le coefficient d'imprécision dont puisse être affectée cette méthode, il ne semble pas pouvoir comporter une erreur du simple au double. Alors, que penser de la pullulation des renards que tant de gens disent constater depuis la suppression de la chasse, même dans notre secteur ? Force est de constater qu'elle n'existe pas et qu'il y a là un très curieux problème psychologique.

Les adversaires des renards ont de leur côté l'évidence, le clair bon sens : pourquoi

tolérer ces dégâts ? Il est cependant facile de les prendre en flagrant délit d'inconséquence. Sans revenir à la notion périmée de bêtes utiles et nuisibles, on peut affirmer que le bilan économique du renard est positif, que ce qu'il épargne de récoltes en prélevant des souris dont il est un des meilleurs sinon le meilleur prédateur, compense largement ses dégâts à la volaille.

La population genevoise nourrit 15000 chiens. Une partie de cette population (et souvent la même qui entretient un ou plusieurs chiens par ménage) trouve insupportables quelque 200 renards qui se nourrissent eux-mêmes et le plus souvent à notre avantage.

Si les espèces ont pu se conserver, dans la nature, pendant des millions d'années, c'est qu'il y a une très large marge de sécurité dans l'abondance de la reproduction. Le corollaire en est la prédation, épongeant des surplus qui sans elle seraient catastrophiques. L'entrecroisement des causes et des effets, la richesse en espèces, la complexité de la prédation, se régularisent elles-mêmes par la variété des prédateurs, la super-prédation, l'action des virus sur petits et grands, tout cela forme un tissu d'une grande solidité.

L'homme, animal particulièrement rationnel, prédisposé à l'analyse par son cerveau compliqué, veut ajuster avec précision les moyens aux fins. Nos paysans supportent de moins en moins de contrariétés :

plus de plantes adventives, plus de parasites. Ils tendent au rendement de 100 %. Je ne les blâme pas, seulement ce serait une grande illusion de vouloir rationaliser aussi le monde entier. Le monde humain, rationnel, exigeant la rétribution totale de tout placement et de tout effort, très spécialisé, est de haut rendement mais fragile, très exposé aux accidents et aux erreurs. Il ne peut espérer stabilité et quelque durée que grâce au volant d'une nature prodigue, apparemment désordonnée, probabiliste. Je pense même que plus le monde humain est rationalisé, plus petit doit être l'îlot qu'il représente dans la nature. La folie de notre époque, c'est le messianisme totalitaire de l'organisation humaine pour le monde entier.

Alors, le renard là-dedans ? Le renard est le défi détesté à un monde « propre en ordre » et parfaitement profitable. C'est un animal maléfique. On le chasse comme on chassait les sorcières et l'on sait qu'au XVI^e siècle, on en voyait bien plus qu'il n'y en avait. On nous a signalé des nichées qui n'existent pas et des terriers là où il n'y a pas de trou.

Le refus du renard, c'est le refus de la prédation, une loi essentielle de la nature. Qu'on protège sa volaille, c'est juste. Vouloir le faire en éliminant les renards, c'est comparable au possesseur d'une aquarelle de maître qui voudrait la laisser sur sa table de jardin et prétendrait faire supprimer la pluie.



Photo J. Gínestous/ASCPF